

rateurs ont déjà rendu toute la justice qu'ils méritent. " Que l'on cesse de nous vanter le suc de Liser autrefois si fameux ; ces vins mielleux & liqoreux que nos anciens estimoient tant, & les différentes boiffons si bien célébrées par les Poëtes. Les Dieux reçoivent avec transport, de la main d'Hébé & de Ganymède, des tasses remplies de la liqueur chaude & fumante du Caffé. Bacchus lui-même s'abreuve à longs traits de cette nouvelle boiffon. En effet Phœbus a doüé ce nectar des propriétés les plus salutaires. Il a voulu qu'il fût capable de rendre la force, de donner de la vigueur. Pourroit-il en être autrement ? L'ainertume précieuse qu'il contient n'a rien de rebutant ; ne fait sur le palais aucune impression désagréable ; mais elle est tellement tempérée, qu'elle réveille l'action des viscères languissans, & délecte en même-tems les buveurs. L'usage habituel du Caffé rend la digestion plus prompte & plus parfaite ; il dissipe cet amas de pituite que les alimens laissent dans l'estomac : il empêche qu'il ne s'en élève des vents & des flatuosités acides. Ses sels corrigent les aigreurs, son soufre divise les viscosités. La sécheresse de ses molécules absorbe la sérosité superfluë des humeurs. Dans le tems qu'on ignoroit les heureuses propriétés du Caffé, l'on étoit dans la nécessité d'abreuver du suc d'absynthe & de centaurée les infortunés mortels dont l'estomac affoibli se refusoit à ses fonctions. Aussi le voïoit-on se révolter contre un remède aussi fastidieux, pour une incommodité qui sembloit légère. Souvent même il le rejettoit avec de violens efforts. Mais est-il dans ces occurences un spécifique plus doux que le Caffé ? C'est là le véritable népente des anciens